



ISSN 1768-2649

ISSN en ligne 2261-2769

La production de la réalité. Des événements, des images et du langage

Marko Pajević

Université de Tartu, Estonie

marko.pajevic@ut.ee

Reçu le 28-02-2019 / Évalué le 06-05-2019 / Accepté le 06-10-2019

Résumé

Cet article pose la question du lien entre les notions d'événement, d'image et de langage dans la production de la réalité. Sur l'arrière-fond de la situation actuelle des médias, et du fait que l'accès à la réalité se fait surtout dans les médias sociaux, où l'image joue un rôle fondamental - mais où, à cause des manipulations possibles, elle a en même temps perdu son caractère documentaire -, il faut réévaluer les processus qui créent notre vision du monde. Comment l'image fait-elle l'événement ? Et comment ce processus dépend-il du langage qui doit en faire le sens et intégrer l'événement, c'est-à-dire ce qui n'a pas encore sa place dans notre vision du monde ? Une série de photographies de l'artiste estonien Heikki Leis illustre une possibilité de gérer cette nouvelle situation.

Mots-clés : événement, image, langage, vision du monde, Weltansicht, médias

The Making of Reality. On Events, Images and Language

Abstract

This article reflects on the link between the notions of event, image and language in the making of reality. Against the backdrop of our current media situation and the fact that our access to reality takes place mostly in the social media where the image plays a fundamental role, but, at the same time, due to the possibilities of manipulation, has lost its documentary character, we need to reassess the processes that create our worldview. How does the image make the event? And how does this process depend on language that has to make sense of it and integrate the event, that is, that which has not yet its place in our worldview? A series of photographs of the Estonian artist Heikki Leis illustrates a possibility of dealing with this new situation.

Keywords: event, image, language, worldview, Weltansicht, media

Introduction

Quelle est la relation image-langage par rapport à l'événement, et, plus généralement, par rapport à la production de la réalité ? Les réflexions suivantes investissent cette question en retraçant quelques aspects de la notion d'événement dans l'histoire de la philosophie afin de mieux comprendre notre nouvelle situation médiatique qui semble préférer l'image aux mots. Une image peut effectivement déclencher un événement, mais pour le faire, elle a besoin du discours puisque l'image est toujours déjà dans un monde préfiguré par le sens établi dans le discours.

La situation médiatique

Commençons par une anecdote pour mettre en évidence la situation médiatique actuelle. Récemment, lors d'un séjour à Glasgow, une scène m'a frappé : sur une place au centre-ville, un point de rencontre de la jeunesse, il y avait une trentaine d'adolescents, et tous, sans exception, regardaient leur téléphone portable. Quelques-uns tout seuls, d'autres en petits groupes de deux, trois ou quatre, parfois penchés sur un même téléphone. Tous les regards étaient rivés sur les écrans, personne ne se regardait. Il n'y a pas de doute : l'écran téléphonique est aujourd'hui, au moins pour cette génération, la fenêtre sur le monde ! Leur vie sociale tourne autour d'Instagram, TumbleR ou Twitter - Facebook n'étant, paraît-il, plus en vogue parmi les jeunes. Leur moyen principal de communication est les *mèmes* : des images et/ou des textes brefs qui expriment une émotion ou une situation spécifique. Voilà le monde de la génération des milléniaux.

Ce dispositif représente une forme de perception du monde très différente de celle avec laquelle j'ai grandi. C'est beaucoup plus virtuel, et le monde se présente beaucoup plus sous forme de petites impulsions, de fragments. Mais ces fragments sont aussi plus globaux, venant du monde entier, ce qui ne signifie pourtant pas nécessairement qu'ils sont plus divers. Dans tous les cas, les images du monde virtuel ne se limitent pas au visuel, elles sont le plus souvent accompagnées de texte. Le langage est omniprésent, et si ce n'est pas sous forme orale, c'est par écrit. C'est une erreur de croire que la lecture et l'écriture seraient de nos jours sur le déclin : ces gamins sont constamment en train d'écrire des textes, et il existe une scène vibrante d'écriture créative, sous forme de fan-fiction. Mais il est vrai que tout cela arrive par des canaux différents et la nature, la structure et la longueur de ces textes ne sont pas les mêmes.

Nous vivons à l'époque des études médiatiques, et cela fait plus de cinquante ans maintenant que nous savons, avec Marshall McLuhan, que « *The medium is the message* ! » (McLuhan, 1964). Et c'est McLuhan lui-même qui jouait avec sa phrase

sur l'assimilation du médium au contenu, en appelant aussi ce dernier *massage*, *mass age* ou *mess age*. Par la suite, Friedrich Kittler a insisté sur le fait que les systèmes de notations, *Aufschreibesysteme*, déterminent notre connaissance du monde (Kittler, 1985). Aujourd'hui, personne ne peut sérieusement nier que les technologies façonnent le monde et sa perception. La perspective sur les choses change. Un médium différent transmet une autre vision du monde.

L'événement

Il arrive assez souvent, dans les médias, que des images soient des événements, ou plutôt *fassent* événement. Je parle ici de la définition chargée de l'événement comme moment singulier qui marque l'apparition de quelque chose d'imprévu, hors de l'ordre du monde existant, et qui change le cours des choses ou notre perspective sur le monde. Alain Badiou, dans la pensée duquel la notion d'événement joue un rôle central, met l'accent sur la dimension rétrospective des événements. Les événements ont besoin de témoins, et en témoignant, l'événement et le sujet se font¹. Par conséquent, c'est seulement après-coup, en laissant une trace, que l'événement devient événement². Badiou souligne la force politique de l'émergence de quelque chose qui était jusqu'alors innommable, inexplicable, non-subsumable, et remarque comment, après, la situation est changée.

Il est bien évidemment influencé par Martin Heidegger qui, philosophiquement, a creusé le plus profondément la notion d'événement, devenue le terme central de sa pensée à partir de 1936 (Heidegger, 1976 : 316). Cette notion se rattache à sa philosophie de l'être et à la célèbre différence ontologique, c'est-à-dire la différence entre être et étant, entre être dans un sens chargé de présence et dans un sens d'existence pure et dure.

Le mot allemand pour événement est *Ereignis*, venant étymologiquement de *Eräugnis*, qui est lié à l'œil, *Auge*. Un événement est alors quelque chose qu'on voit, perçu par l'œil, et, puisque le préfixe *er-* signifie souvent émergence, quelque chose qui peut même être avancé et mis-en-existence en étant vu. Le lien entre événement et image devient, en ancien-haut-allemand, une évidence. Heidegger, comme si souvent, va plus loin dans son approche étymologique. L'étymologie est toujours surtout une méthode pour provoquer la pensée, ce n'est pas forcément la vérité (contrairement à ce que le terme 'étymologie' suggère : la signification véritable d'un mot). Les étymologies de Heidegger, en particulier, étaient assez souvent fausses et fabriquées ; c'est le cas ici encore quand il connecte *Ereignis* au mot *eigen*, c'est-à-dire *propre*. Cela lui permet de définir le *Ereignis* comme un devenir-une-partie-du-soi, une *appropriation*. Par conséquent, l'événement gagne

un élément subjectif. Pour Heidegger, l'événement met quelque chose au jour, à l'*a-letheia*, qui signifie vérité, ou dévoilement. Il s'agit d'une ouverture pour l'être à devenir perceptible dans le *Lichtung* du *Riss*. Voilà des notions d'une complexité énorme, impossibles à expliquer de manière exhaustive ici - je me contente dans ce contexte de mentionner succinctement que, pour Heidegger, *Lichtung* signifie une clairière, une ouverture, et *Riss* implique une déchirure, un dessin et un contour. Il suffit pour notre propos de noter qu'un événement, pensé sous cet angle allemand particulier, est quelque chose qui est perçu par l'œil, une image, et intégré dans le soi. C'est important parce que, conséquemment, quand on parle des événements, on parle d'*autopoiesis*, de création de soi.

Je n'ai aucun doute que notre diététique iconique, les images dont nous nous nourrissons, fassent partie de ce que nous faisons de nous-mêmes. Et puisque nous parlons de constitution de soi, nous devrions aussi mentionner le philosophe qui a le plus contribué à la naissance de cette idée : Friedrich Nietzsche. Nietzsche a souligné que les événements ne sont rien tout seuls, qu'ils ont besoin de quelqu'un pour être vécus ou expérimentés. Nietzsche faisait aussi remarquer que la majorité des contemporains d'un événement ne s'en rendent pas compte - les événements ne deviennent tels que plus tard. C'est certainement vrai pour les grands changements paradigmatiques dans l'histoire des idées - les idées prennent (ou prenaient ?) leur temps pour se diffuser et pour fonder des institutions puissantes. Jésus, Marx, Freud, Kafka, ou Nietzsche lui-même en sont de bons exemples.

Il vaut la peine de considérer la phrase de Nietzsche : « *Die grössten Ereignisse - das sind nicht unsre lautesten, sondern unsre stillsten Stunden.* » (Les plus grands événements - ce ne sont pas nos heures les plus bruyantes, mais nos heures les plus silencieuses. [Nietzsche, 1967-77]). Je me suis toujours plu à penser au monde de l'esprit comme à l'océan, avec beaucoup d'agitation en surface, avec des vagues imposantes, des embruns et de l'écume - un spectacle ; pourtant, les courants vraiment puissants restent sous la surface, invisibles, calmes, mais englobant le monde.

L'image, l'événement et le discours

Est-ce que ce processus de transformation a changé maintenant, avec l'internet et notre monde qui se présente surtout sur un petit écran, captant notre attention, et avec les algorithmes décisifs qui mettent en avant ces seuls éléments qui font appel aux masses ? Nous avons beaucoup entendu parler d'internet comme favorisant ceux qui font le plus de bruit, ceux qui sont obscènes et vulgaires, accaparant le regard au moyen des images ou d'un langage « graphique ». Et beaucoup d'élections

politiques ces dernières années se sont décidées suivant ces mécanismes-là. Notre monde et notre culture sont en train de changer massivement.

Même si les nouvelles ne sont pas *fake*, des événements sont créés dans les médias sur la base de décisions individuelles de journalistes, de cameramen et de photographes - plus les choses correspondent à certains critères comme surprise, célébrité, conflit et identification, plus les nouvelles sont facilement diffusées. Plus la diffusion est rapide, plus la nouvelle a d'impact. Lorsque des agents des médias veulent le succès, ils suivent cette logique en choisissant quoi présenter et comment.

Est-ce que l'image d'un garçon syrien mort sur une plage turque est un événement ? Ou, datant d'avant les temps de l'internet, celle d'une fille vietnamienne nue, horrifiée, fuyant le napalm ? Qu'est-ce qu'un événement ? Sans l'image, sans la médiatisation de ce qui s'est passé, il n'y aurait pas d'événement. Ce sont certainement des images émotionnellement saisissantes, qui déterminent et changent l'opinion publique - parfois, oui, les images « rendent les choses visibles », changent leur donnée et leur aspect, en font un événement.

Je reviens encore une fois à l'histoire et à l'étymologie du terme *image* en allemand, *Bild*, ce qui est, après tout, un des champs lexicaux centraux de la philosophie allemande (*Urbild/ Abbild/ Nachbild/ Bildung/ Einbildungskraft*). Selon la Bible, les humains sont à l'image de Dieu, ce qui a inspiré à Maître Eckhart de parler de l'identité de l'image et du modèle. L'image (*Bild*) est toujours d'une manière ou d'une autre une copie (*Abbild*), une conception d'un original (*Urbild*). L'idéalisme allemand considérait l'imagination (*Einbildungskraft*) comme productive, et Schelling affirmait que l'idéal prend forme dans la réalité (*die Hineinbildung des Ideals in die Realität*). Cette tradition de pensée accentue le rôle de la conscience dans la réalité, une réalité qui ne fait pas qu'exister, mais qui est constamment créée par la communauté, *poétiquement*. De nos jours, cette communauté est devenue plus ou moins globale, ou en tout cas elle est dispersée à travers le globe. Elle était beaucoup plus petite et contrainte dans l'espace, mais elle a toujours existé en termes de communauté linguistique, de nation, ce qui est probablement toujours vrai dans une certaine mesure, lorsqu'on comprend *nation* comme communauté de langue, puisqu'aujourd'hui, elle fonctionne surtout en *Globish English*, et ceux qui n'utilisent pas cette langue sont hors de vue.

Michel Foucault décrirait cela comme le pouvoir du *discours* : la façon qu'a une communauté de parler de quelque chose constitue en fait cette chose même. Cela peut se comparer à l'idée du Romantisme allemand sur le pouvoir poétique du mot : poétique est à entendre ici comme création, venant du grec *poiesis*, faire/créer.

Cela nous ramène à l'étymologie allemande du mot image, *Bild* : en ancien-haut-allemand, *bilidi* signifiait pouvoir magique/entité spirituelle magique, et le terme s'est ensuite développé pour signifier entité, forme, *Gestalt*, et enfin devenir *Bild* (image). *Bild* donne le verbe *bilden*, c'est-à-dire former/ façonner. Cela est conforme à la théorie romantique, et il n'est guère étonnant que C.G. Jung ait développé sa notion d'*archétype* à partir de cette notion d'image.

Nous pouvons toujours penser aux images comme à des formes puissantes - magiques, si l'on veut - qui forment notre « imaginaire », notre vision du monde. Cela confirme la proximité de l'événement et de l'image. Il y a, pourtant, une contradiction entre les deux. Les événements ont quelque chose de violent, leur émergence fait exploser l'ordre existant, ils sont comme une *fulguration*, la manifestation éclair d'une autre réalité, comme le remarquait Jakob Böhme, c'est-à-dire une décharge éphémère d'énergie, avant même d'être l'image de quoi que ce soit (Schwarte, 2013). Mais, bien sûr, de tels événements doivent être intégrés dans notre vision du monde ; les humains veulent donner un sens à leur vie. De telles manifestations du vivant, des événements, peuvent coaguler dans une image. Alors l'événement devient un état ; une fois devenu image, il n'est plus, proprement dit, événement.

L'humanité a toujours eu l'obsession de saisir la vie présente ; l'intelligibilité de la présence est un moteur majeur de la culture humaine. Nous pouvons l'observer en philosophie, en littérature (très explicitement par exemple dans le *Lenz* de Georg Büchner) et, évidemment, c'est un topique dans la peinture, à commencer par les célèbres raisins peints par Zeuxis pour attraper des oiseaux. Ce n'est pas un hasard que le mot grec pour la peinture soit *zoographia*, c'est-à-dire, traduit, l'écriture du vivant, ou l'inscription de la vie (Alloa, 2013 : 7).

Le paradoxe est qu'une image semble ne pas être fixée du point de vue des significations qu'elle véhicule, tout en étant une manifestation permanente. Ceci est vrai non seulement pour les grandes œuvres d'art mais pour toute image. La photographie aussi - souvent considérée comme parfaitement réaliste - est loin d'être une représentation univoque ou re-présentation (comme répétition) d'un événement, de la réalité (Laner, 2013). Et je ne parle pas de la possibilité de falsifier des images, de Photoshop. Une même photographie, voire un film, peuvent servir de preuves pour des positions opposées, comme Jacques Derrida l'a montré en faisant référence à la même vidéo utilisée aussi bien en faveur de l'accusation que de la partie accusée (Derrida, 2010 : 44). Cela veut dire que le passé n'est ni fixé ni défini - l'archive est ouverte. Le passé, comme les images, dépendent du système de référence ; leur signification change. Tout fait partie du discours, et tout cela est en changement constant. Rien n'existe en tant que tel, mais toujours

seulement à l'intérieur d'un système particulier de références, et celles-là différent d'un individu à l'autre, au moins légèrement. Un pont peut être considéré comme connectant ou dangereux, un rideau comme emprisonnant ou protégeant - cela dépend de notre expérience et de notre histoire personnelle.

L'image et le langage

Par conséquent, il faut se confronter à l'événement, à ce quelque chose de nouveau qui entre dans le monde - peut-être sous la forme d'une image -, émotionnellement et intellectuellement. Et pour le faire, il faut du langage. Afin de devenir partie du monde intelligible, tout doit devenir partie du langage, sous quelle forme que ce soit - même en tant qu'omission, en tant que silence : le fameux éléphant dans la pièce. La célèbre phrase prononcée en 1911 par l'éditrice de journal Tess Flanders, « Une image vaut mille mots », est un contre-sens : en fait, une image ne dit rien toute seule, elle a besoin de mots, mille et plus, afin de faire sens - elle a besoin d'interprétation. C'est le langage qui fait le sens des images, comme de toute autre chose. L'historien de l'art Ernst H. Gombrich définissait l'histoire de l'art comme « l'art de faire parler les images » (Gombrich, 1993). Et la célèbre peinture de Magritte *Ceci n'est pas une pipe* est une illustration parfaite de cette relation complexe entre image et langage, analysée brillamment par Michel Foucault (2010).

Image et événement sont liés à la notion de réalité : tous deux sont des manifestations momentanées qui, en dernière analyse, montrent que la réalité prend toujours forme, et se développe toujours, dans le discours. Paul Celan disait : « *Wirklichkeit ist nicht, Wirklichkeit will gesucht und gewonnen sein.* » (Celan, 1983 : 3/168 ; La réalité n'est pas, la réalité demande à être cherchée et gagnée. [notre traduction]).

Comment gagne-t-on la réalité ? Elle présuppose un travail, un processus. Quelque chose se présente, peut-être une image - qui est, bien sûr, toujours perçu à l'intérieur d'un cadre défini de signification qui constitue notre monde, collectif et individuel. Si c'est un événement, cela ne rentre pas dans l'ordre existant et il faut changer notre vision du monde, ou, alternativement, manipuler l'événement afin de le ranger dans notre vision du monde. *Visions du monde* est un terme de Wilhelm von Humboldt, *Weltansichten*, pour désigner les langues. Toute langue représente une vision du monde particulière, et, dans une certaine mesure, tout individu parle sa propre langue. Il est intéressant de noter qu'ici aussi, nous retrouvons la dimension visuelle : vision du monde, c'est-à-dire comment nous voyons le monde. Nous le voyons à travers le langage, dit Humboldt.

L'écrivaine transnationale japonaise-allemande Yoko Tawada se demande si l'on devient une autre personne quand on parle une autre langue, si un hippocampe a l'air différent lorsqu'il n'est plus appelé *tatsu-no-otoshigo* (l'enfant perdu d'un dragon), mais *Seepferdchen* (le petit cheval de la mer). Mais elle explique aussi que, en tant que Japonaise, elle n'a pas besoin de transformer le texte en langue parlée dans sa tête, elle ne transpose pas les idéogrammes en sonorités. Elle comprend, dit-elle, la signification en tant qu'image, sans langue parlée (Tawada, 2001 : 27). Ceci est inimaginable pour moi, je l'avoue. Éventuellement, selon leur culture d'écriture - phonographique ou idéogrammatique - les humains perçoivent-ils le monde différemment ? Probablement aussi, un musicien ou un peintre sont entraînés d'une autre façon et fonctionnent différemment de moi, avec ma culture surtout littéraire. Tout dépend de notre accès médiatique au monde.

Réalité construite

Un événement, de toute façon, fait exploser notre vision du monde, ou au moins la transforme. Notre conception du monde ne peut plus être la même et nous devons l'adapter en vue de l'événement. Afin de le faire, nous créons un discours autour de l'événement qui fait qu'il rentre dans notre cadre personnel et que nous pouvons vivre avec. Ce discours n'est pas toujours la « vérité », les gens ont souvent besoin de créer des mythes afin de permettre à des idées de vivre, surtout lorsque celles-ci ne sont pas en cohérence avec ce dont ils ont eu l'expérience, mais qu'ils ne peuvent pas y renoncer. Dans tous les cas, un événement fait irruption à l'intérieur d'une vision du monde préexistante, et il est ensuite travaillé dans le langage, même quand il s'agit d'une image. C'est dans le langage qu'il est interprété et qu'on lui donne son sens. Les images sont dépendantes du discours : nous voyons ce que le discours nous permet de voir. Cela fait partie du processus constant de production de la réalité.

Revenons à notre question du lien entre médias et réalité. La réalité sur écran est-elle moins réelle que d'autres idées sur la réalité ? Est-elle simplement un autre moyen de faire de la réalité, de constituer le monde ? La différence est-elle seulement, peut-être, une question de quantité et de vitesse ? Les images ne sont plus des *tableaux* matériels qui fixent un moment, elles scintillent de manière éphémère sur un écran en transformation constante. Pour beaucoup de choses, la réalité ne se construit plus selon notre expérience corporelle - la *res* de la réalité -, les choses ne sont plus nécessaires pour la réalité-écran, y compris nos avatars et représentations propres. Les images qui circulent et constituent une base de nos idées sur le monde - et cela dépasse désormais le cadre de l'art avant-gardiste - ne correspondent plus à ce que nous pouvons percevoir de nous-même et de notre

environnement physique. À la différence de l'art d'un Magritte, disons, qui veut nous faire voir des choses non-perçues jusqu'alors ou provoquer une réflexion sur nos idées reçues, les nouveaux médias permettent plutôt de cacher les choses derrière des images truquées. Des images fausses peuvent servir de référence et devenir des événements qui façonnent les mondes de beaucoup de gens. Cette réalité nouvelle, et peut-être *fake*, est plus détachée des corps que nous avons et que nous sommes, et ce fait crée souvent des conflits. Ces derniers surgissent parce que les gens ont toujours - on l'espère - suffisamment conscience de leur corps pour voir qu'il y a une différence entre les représentations d'eux-mêmes qu'ils créent dans l'espace virtuel et eux-mêmes en dehors de cette virtualité. Cela suscite pression et mécontentement. Ces conflits se manifestent alors, par exemple, par des nombres record de personnes psychologiquement perturbées.

Époque post-vérité ?

L'artiste estonien Heikki Leis, dessinateur hyperréaliste et photographe, a consacré en 2017 une petite exposition photographique, intitulée Époque post-vérité, à cette situation médiatique avec ses nombreuses possibilités de falsifier les « documents ». Un petit texte d'introduction constate que dans notre époque post-vérité, on ne sait plus distinguer entre vérité et falsification. Dans le fourmillement d'informations, on peut tout prétendre sans craindre que quelqu'un prenne la peine de vérifier, et dans le cas contraire, cela ne changerait de toute façon pas grand-chose. Les logiciels de traitement d'image sont devenus tout-puissants et ont effacé les limites entre document et manipulation. Pourtant, l'artiste déclare que les photographies de cette exposition sont prises sur négatifs en verre, il n'y a donc pas de manipulation et tout est présenté exactement comme c'était. Voici quelques exemples de ces photographies³ :





Le texte observe que ces photos apportent la preuve qu'on nous a caché la vérité depuis plus d'un siècle : smartphones et ordinateurs portables, par exemple, existaient déjà au début du vingtième siècle. D'autres photos montrent un moine avec un casque écoutant la musique de son téléphone portable ou un paysan avec un masque de réalité virtuelle (voir le site web de Heikki Leis).

L'artiste joue de toute évidence avec notre situation médiatique. En utilisant la photographie analogique - il a trouvé une vieille chambre photographique et du matériel ancien -, il obtient sans trucage la patine et l'aspect des vieilles photos. Ce qu'il affirme est donc vrai : tout ce qui figure sur les photos était exactement comme c'est présenté - sauf que les scènes ont été préparées en utilisant du maquillage, des vêtements et des objets de l'époque. Même si les photos sont époustouflantes, personne n'est dupe. Il ne s'agit pas de tromper le public, au contraire, l'ironie crève les yeux. L'emploi d'une technologie ancienne avec son aspect daté et âgé donne une force de conviction à cette « documentation » d'une impossibilité évidente, et cela rend absurdes les prétentions à l'authenticité (photographie non-truquée) et les théories du complot (la vérité a été cachée). L'effet amusant résulte de cette

absurdité de la situation représentée, ainsi que du contraste entre le sérieux de la présentation et la grotesque disproportion entre la technologie la plus avancée et les conditions de vie autrement très simples.

Cette série de photographies, avec son texte d'accompagnement, met le doigt sur une façon dont les images peuvent être utilisées pour créer un événement, une révélation sensationnelle, même lorsque c'est faux - l'apparence ne veut plus rien dire. Mais elle le fait de manière humoristique et ludique et arrive ainsi à contribuer à une prise de conscience facilement assimilable. Le public prend du plaisir en se référant à ces images et peut en tirer des conséquences dans son évaluation d'une « réalité » médiatisée, à savoir une prise de conscience de la manipulation dans ces processus de production de réalité.

Conclusion : avoir une « raisonance »

Dans notre nouvelle situation médiatique, et de ce fait notre nouvelle conception de la réalité, en face du danger réel d'une société perdant tous ses repères, Hartmut Rosa plaide pour le développement de plus d'*axes de raisonance* entre soi et le monde. *La bonne vie* est une vie qui a de multiples résonances avec ses environs. Les casques et les écrans bloquent notre environnement. Même si Nokia connecte réellement des gens (« *connecting people* »), les téléphones portables isolent aussi et font écran à ce qui se passe directement autour de soi⁴. Par conséquent, il est de prime importance de reconnecter les gens au « monde réel » caché derrière l'écran du virtuel.

J'ai forgé le néologisme *resonieren* en allemand (Pajević, 2012 : 314), *reasonating* en anglais - un mot-valise de *résonner* et *raisonner* qui pourrait être rendu en français sous forme nominale comme *avoir une raisonance* - pour désigner une forme de raison qui prenne en considération ces résonances, c'est-à-dire une expérience corporelle de rencontres dialogiques avec le monde et une conscience que la qualité matérielle du langage possède la capacité de créer du sens. Cette notion renvoie aussi à *la grande raison du corps* nietzschéenne (Nietzsche, 1967-77). Nous faisons le sens du monde non seulement avec le sens des mots, mais aussi avec la sonorité physique du langage et les connexions ainsi créées de sonorité et de sens. Le sens n'est pas purement cérébral, il se fait dans le langage, mais le langage est corporel. Voir le médium fondamental - le langage - ainsi (comme phénomène physique traversant nos corps produisant le sens de notre réalité en résonnant et raisonnant) pourrait changer notre approche au monde.

Si nous voulons gérer avec succès les défis du nouveau monde virtuel qui prend tant d'espace dans notre réalité, le développement d'une conscience du lien entre

image et création du sens est peut-être la tâche la plus importante de notre temps. Il n'y a pourtant pas de quoi désespérer, beaucoup de jeunes en savent plus sur les manipulations à travers des images et des *fake-tout* que les gens plus âgés. Or, savoir manier les médias et comprendre ce qu'ils font n'est pas pareil. C'est cela qui compte : notre société doit assurer une bonne éducation intellectuelle médiatique et une compréhension des potentiels comme des risques.

La langue est le médium principal. Ce sont les arts et les sciences humaines qui doivent accompagner les développements techniques, les mettre en perspective et les mettre à leur place comme technologies au service de la création d'une bonne vie. Le danger est que la société semble croire que les sciences humaines sont obsolètes dans la vie moderne contemporaine - et cela doit changer. Afin d'y parvenir, il y a deux choses qui sont fondamentales : une conscience aiguë et étendue des processus langagiers de production du monde, et la « raisonance » de cette pensée du langage.

Bibliographie

- Alloa, E. 2013. Erscheinungsereignisse. Zur Einleitung. In : Alloa, E. (éd.), *Erscheinung und Ereignis. Zur Zeitlichkeit des Bildes*. München : Fink, p. 7-16.
- Badiou, A. 1998. *Court traité d'ontologie transitoire*. Paris : Seuil.
- Badiou, A. 1988. *L'être et l'événement*. Paris: Seuil.
- Celan, P. 1983. *Gesammelte Werke in fünf Bänden*. 3. Frankfurt am Main : Suhrkamp.
- Derrida, J. 2010. *Copy, Archive, Signature. A Conversation on Photography*. Stanford: Stanford UP.
- Dosse, F. 2010. *Renaissance de l'événement. Un défi pour l'historien : entre Sphinx et Phénix*. Paris : PUF.
- Foucault, M. 2010[1973]. *Ceci n'est pas une pipe*. Paris : Fata Morgana.
- Gombrich, E.H. 1993. *Die Kunst, Bilder zum Sprechen zu bringen*. Stuttgart : Klett-Cotta.
- Heidegger, M. 1976. Brief über den 'Humanismus'. In : *Wegmarken. Gesamtausgabe* 9. Frankfurt am Main : Klostermann.
- Kittler, F. 1985. *Aufschreibesysteme 1800/1900*. München : Fink.
- Laner, I. 2013. Ereignis, Bild, Iterabilität. Zum Problem der Geschichtlichkeit der Fotografie. In : Alloa, E. (éd.), *Erscheinung und Ereignis. Zur Zeitlichkeit des Bildes*. München : Fink, p. 127-149.
- McLuhan, M. 1964. *Understanding Media : The Extensions of Men*. New York: Mentor.
- Nietzsche, F. 1967-77. *Kritische Studienausgabe 4: Also sprach Zarathustra* (Von grossen Ereignissen/Von den Verächtern des Leibes). München/Berlin/New York : dtv/de Gruyter.
- Pajević, M. 2012. *Poetisches Denken und die Frage nach dem Menschen. Grundzüge einer poetologischen Anthropologie*. Freiburg im Breisgau : Karl Alber.
- Rosa, H. 2013. *Beschleunigung und Entfremdung. Entwurf einer Kritischen Theorie spätmoderner Zeitlichkeit*. Bonn : bpb.
- Rosa, H. 2005. *Beschleunigung. Die Veränderung der Zeitstrukturen in der Moderne*. Frankfurt am Main : Suhrkamp.

Schwarte, L. 2013. Fulguration. Zur Bildlichkeit der Zeit. In: Alloa E. (éd.), *Erscheinung und Ereignis. Zur Zeitlichkeit des Bildes*. München : Fink, p. 71-84.

Tawada, Y. 2001[1998]. *Verwandlungen. Tübinger Poetik-Vorlesungen*. Tübingen : Konkursbuchverlag.

Zeillinger, P. 2006. « Badiou und Paulus. Das Ereignis als Norm? ». *IWK-Mitteilungen*, n° 61(3-4), p. 6-12.

Notes

1. Badiou, 1988 et 1998 ; cf. Zeillinger, 2006.

2. *Trace* est un terme d'Emmanuel Lévinas, utilisé aussi par François Dosse (2010 : 316) qui appelle *trace* les diverses réverbérations non-linéaires de l'événement - cette trace représente selon lui l'élément essentiel de l'événement.

3. Heikki Leis : <http://heikkileis.com/photos-1/post-truth-era>, consulté le 30 juin 2019. Les photographies, sans titre, sont reproduites et diffusées avec l'aimable autorisation de l'artiste Heikki Leis.

4. Rosa, 2013. Il emprunte ce terme d'*axes résonnants* à Charles Taylor pour développer sa théorie de l'accélération et de l'aliénation. Pour son analyse de l'accélération, voir Rosa, 2005.